

L'édito

par Jean-Marc Lalanne



Maniérismes et post-cinéma. Alexis Langlois serait-il un De Palma 3.0?

On parlait d'hier de l'usage des jeux vidéo par le cinéma. Parfois leur protocole organise la dramaturgie et la scénographie d'un film – *Furiosa*. Parfois leur matière prend le relais de l'image cinématographique le temps de quelques séquences (dans *Les Fantômes* en début de festival, dans *Eat the Night* de Caroline Poggi et Jonathan Vinel – présenté la semaine prochaine à la Quinzaine des cinéastes et dans lequel un jeu vidéo ouvre sur un monde où s'exaucent utopies et désirs. Ce sont d'autres types d'images, postérieures au cinéma, postérieures même au jeu vidéo, qu'agrège *Les Reines du drame*, le premier long métrage d'Alexis Langlois : des vidéos youtubeuses, des mêmes, des blogs vidéo d'influenceur-ses, des clips de stars de télé-réalité... L'usage de cette imagerie née avec le XXI^e siècle n'a rien d'inédit en soi, beaucoup de films depuis les années 2000 ont intégré et commenté leur développement. Mais c'est peut-être la première fois qu'un cinéaste s'empare de ces images avec une fougue fétichisante, une passion du pastiche, une mélancolie liée à la recreation d'images qui nous ont traversé-es, comparable, en intensité de sentiment, à celle qu'ont exercée les grands cinéastes maniéristes sur l'histoire du cinéma. Alexis Langlois rejoue des clips de Priscilla ou Lorie, telle vidéo d'un fan éploré de Britney Spears demandant qu'on la "leave alone", telle image de la même Britney se rasant la tête, ou encore l'apparition twerkée de Miley Cyrus dans un show MTV, avec un même engagement libidinal, une même force d'empreinte que De Palma réorchestrant durant toute une vie deux ou trois motifs hitchcockiens dont il ne s'est jamais remis. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si De Palma est partout dans *Les Reines du drame* : dans l'usage du split-screen, dans la vision dantesque de personnages féminins aspergés de sang (*Carrie*), dans une atmosphère générale de tragédie bouffonne catapultée au cœur de l'industrie musicale (*Phantom of the Paradise*). Si la matière diverge (et substitue au cinéma classique la culture populaire de la génération Y), le geste est vraiment proche. Il s'agit encore de distordre à l'envi et dans ses retranchements les plus baroques les images qui nous hantent. Il y a quelque chose de vraiment très beau dans la façon qu'a le film d'inventer de nouveaux territoires à la nostalgie. Jamais au cinéma les années 2000 (l'action débute en 2005) reconstitué de façon à la fois fantaisiste et maniaque, avec ses comptes myspace, ses mini-téléviseurs avec magnétoscopes intégrés, ses collections de CD, l'éclosion des réseaux sociaux ne nous avait paru un tel monde englouti. Dans ses plans biseautés comme la surface de pierres précieuses, dans laquelle les images se disséminent et se reflètent, le film enserre une mélancolie chimiquement pure. Un peu à la Ophüls. Pas mal à la de De Palma. Mais dans une version 3.0. En tout cas, un cinéaste est né. ♣

EN A depiction of how first-time feature filmmaker Alexis Langlois manages to perform an embalming, through a combination of baroque distortions and crazed deference centered around the YouTube pop-culture of the 2000s, which, in its process, comes quite close to De Palma's own intent when it came to Hitchcock's filmmaking - in short, how mannerisms can take a hold of post-cinema. ♣

ALEXIS LANGLOIS AND CO UN PARFUM DE GRANDEUR

par Théo Ribeton, photo Thomas Chéné

Les Reines du drame, le premier long métrage d'Alexis Langlois présenté en Semaine de la critique, est un opéra sur les amours contrariés de la pop et du punk, doublé d'un fiévreux mélodrame queer. Rencontre avec le jeune prodige et sa flamboyante team.

Il y a onze ans, peut-être bien jour pour jour si quelques fanatiques des dates veulent bien se donner la peine de le vérifier, était présenté à la Semaine de la critique *Les Rencontres d'après minuit* de Yann Gonzalez. La promesse d'un nouveau cinéma queer français, posée à l'exacte place qu'occupe aujourd'hui pour l'y renouveler *Les Reines du drame* d'Alexis Langlois – soit le créneau le plus exposé de la Semaine (la séance événement du premier week-end), mais étrangement Hors Compétition. Comme si certains primo-cinéastes avaient déjà accompli dans le court métrage des carrières si triomphales, qu'on les priverait de concourir à égalité avec d'autres coups d'essai qu'ils risqueraient d'écraser. Ce fut le cas des *Rencontres* comme aujourd'hui de ces *Reines*, étrangement appelées à ne pas régner sinon à la Caméra d'or et à la Queer Palm auxquelles elles sont de fait plus qu'éligibles. En réalité, leur scintillement devrait tout aussi bien se passer de couronne.

Itération fantôme

Des amours contrariés de Mimi Madamour, popstar de télécrochet au bon goût de sucres rapides et d'années 2000, née des couettes de Britney, Lorie et Alizée, de Billie Kohler, électron punk et féministe aux inspirations plus underground, en tête Sexy Sushi, on serait tenté-es de d'abord relever la dimension de pastiche fiévreux. Le film passe avec une ivresse partageuse sur quarante ans de musique brassant un spectre allant de l'olympie des charts aux diamants du caniveau, de la pop rose bonbon à la new wave éplorée en passant par les brûlots queerpunk, et dont Langlois est allé réécrire une histoire ciselée de tubes aussi fictifs que familiaux, comme une itération fantôme de notre propre mémoire auditive construite par un gang de compositrices aussi hétérogène que Yelle, Rebeka Warrior et Mona Soyoc. On pourrait, tout aussi bien, y voir un support de commentaire méta – le film racontant à travers ces deux incarnations archétypales les entrechats conjugaux du mainstream et de l'underground, leur alchimie instable faite d'effusions, de séductions, d'interdépendances et de rejets, et finissant par brouiller les lignes en inversant les postures, célébrant les rébellions sourdes des icônes mal-aimées de la musique commerciale (en citant abondamment les martyres de Britney), tout en ricanant gentiment sur la provocation convenue des succès subversifs, pas toujours moins formatés.

Mais avant d'être tout cela, le film est en premier lieu affaire de mélo et de souffle romanesque – sa vraie surprise tant on attendait de lui la démesure, l'outrance, la griserie formelle, sans vraiment être assuré-es de sa profondeur de voix ni de son maintien sur un temps long. Au fil de sa flamboyante et très remarquée carrière dans le court métrage, Langlois a signé une ethnographie des *afiers* queer poudres incluses (*Fanfreluches et idées noires*), une comédie musicale mâtinée de *teen movie* (*À ton âge le chagrin c'est vite passé*), un *vengeance movie* trans (*De la terreur, mes sœurs!*), une satire horrifique et Buffy-escape du financement du cinéma français (*Les Démons*

de Dorothy); bref : iel a signé des coups, happenings formels et thématiques, charges ardentes, gestes puissamment maîtrisés (dès *Fanfreluches et idées noires*, son sens aigu du cadre est frappant) mais exécutés sur l'énergie d'un seul élan, comme une pulsion, de vie, ou de mort, ou de sexe.

Pasionaria trash

À l'épreuve du feu du passage à une écriture capable de soutenir près de deux heures de récit, sur laquelle tant d'espoirs en court se sont carbonisés avant iel, le film tient. "J'ai tout de suite pensé que tout allait se jouer là, il fallait qu'on soit emporté dans une narration." Inspiré par une véritable rupture amoureuse dans laquelle son rôle fut celui de la *pasionaria* trash, et où l'identité de la vedette mainstream restera un mystère malgré nos insistances très malpolies, Langlois a surtout mis beaucoup de sa cinéphilie dans sa structure de récit, empruntant "au *rise and fall* à la De Palma", mais aussi aux grands recueils de souvenirs hollywoodiens comme *Les Ensorcelés* de Minnelli ou *A Star Is Born* de Cukor : "Même si certains jeunes cinéphiles rejettent un certain cinéma classique, moi c'est avec ce cinéma, cette mise en scène lyrique et ses personnages féminins outranciers comme ceux de Bette Davis, Liz Taylor ou Judy Holliday, que s'est construit mon regard queer et féministe." Deux motifs créent la surprise dans *Les Reines* et suffisent presque à leur donner leur envergure insoupçonnée. D'abord, la musique orchestrale de Pierre Desprats, complètement inattendue pour un tel film et assumant de hautes altitudes de tragique baroque évoquant Morricone (*Il était une fois en Amérique*) ou citant directement Herrmann (*Vértigo*). Ensuite, le soin apporté à la chorégraphie opératique, dans plusieurs séquences clés où la caméra navigue avec une grâce extrême parmi une danse de figurant-es et de silhouettes, comme pour la scène de casting de starlettes en herbe ou la déambulation finale dans le cabaret. De véritables casse-têtes à la sophistication pourtant élégamment dissimulée, l'idée n'étant pas d'en mettre plein la vue mais de maintenir le film en mouvement perpétuel, même si cela signifie une inflation formelle à la frontière du réalisable. Tourné en cinq semaines, à une seule caméra dans des studios bruxellois, *Les Reines* est un miraculé de sa propre fabrication. Langlois ne s'est pas laissé démonter par le défi : "C'est un autodidacte mais un véritable technicien, grâce à sa forte expérience dans le court-métrage", note sa cheffe-opératrice Marine Atlan. "Tel monte aussi ses films, en collaboration avec Gabriel Gonzalez. Toutes les conversations avec iel étaient techniquement abouties et cohérentes, ce n'est pas un cinéaste avec des vues abstraites qui se défait sur ses techniciens." Un troisième motif sert de colonne vertébrale au film, dont il développe tout aussi bien la prise sur la pop culture que la couleur de mélancolie mnésique et proustienne : c'est celui du youtubeur qui raconte, depuis un futur lointain, cette romance dont on croirait parfois qu'elle s'adresse à une humanité éteinte, ou aux extraterrestres qui en découvriraient un jour les vestiges sur une Terre désolée. Tiktokeur de la fin des temps, fan transi de Mimi déçu par ses amours scandaleuses, Steevyshady raconte tout autant l'histoire qu'il y prend peu à peu le pouvoir (le fan se substituant à la star sous les projecteurs, glissement warholien subtilement retracé par le dernier acte). "Les youtubeurs sont les conteurs des temps modernes", professe Langlois qui s'est évidemment inspiré des *Mille et Une Nuits*, ou plus exactement d'un intermédiaire moins noble – le narrateur d'*Aladdin*, version Disney – pour construire



ce personnage moteur génialement interprété par Bilal Hassani dans une variation cartoonesque de lui-même. “Je l’ai découvert dans la vidéo bouleversante de son coming out et j’ai eu très envie de lui écrire ce rôle”, se souvient le cinéaste qui entre-temps a aussi signé un de ses clips (*Marathon*, tison hautement érotique avec François Sagat).

Couple inédit

Pour la première fois depuis les débuts de la bande Langlois en 2016, la tête d’affiche n’est plus tenue par la troupe constituée au fil de ces huit ans et quatre courts à savoir Nana Benamer, Raya Martigny, Dustin Muchovitz, Naëlle Dariya, Justine Langlois (sa sœur et complice de toujours, qui a refusé le rôle de Billie en craignant un engagement au long cours peu compatible avec sa vie de pompière dans les Cévennes). Un gang qu’on retrouve néanmoins pour la plupart dans les seconds rôles de ce premier long, qui cède l’interprétation principale à un couple inédit. Gio Ventura, réalisateur et acteur, vu notamment dans un court de Yann Gonzalez (*Fou de Bassan*), rêvait d’intégrer le cinéma de Langlois et l’a directement

abordé à Locarno en 2021 : le rôle de Billie Kohler s’est parfaitement prêté à sa plastique de petit boxeur teigneux. La découverte de Mimi Madamour a quant à elle évidemment procédé d’un scénario à la Vicki Lester, la vedette de *A Star Is Born* : un éprouvant processus de casting a été nécessaire pour aller repérer Louiza Aura, jeune étudiante en cinéma aspirant à une carrière de scénariste et réalisatrice ne jurant que par Chris Marker, le cinéma taiwanais et coréen, et que le film ne cesse de métamorphoser de timide midinette en diva pop, jusqu’aux confins de la disgrâce, de l’émancipation et de la vieillesse. Cinq auditions ont été nécessaires pour confirmer le choix et surtout s’assurer de l’alchimie entre les deux interprètes, paradoxalement testé-es sur la scène de leur rupture. Sept mois de répétition ont enfin précédé un tournage où planait déjà, pour beaucoup, un parfum de grandeur : “Tous les soirs je disais à Louiza que c’était fou, que c’était sûr qu’on serait à Cannes!”, se souvient Gio. Financé notamment par une assez improbable commission d’avance sur recettes à la comédie romantique dirigée par Arielle Dombasle, *Les Reines* arrive à l’extrémité d’un cycle incarné par une galaxie

de cinéastes dont il partage beaucoup d’aspirations et plusieurs partenaires (Desprats chez Mandico, Ventura chez Gonzalez, Atlan chez Poggi et Vinel...). Il n’en demeure pas moins qu’il en ouvre, peut-être, un autre à lui tout seul. Par son humour notamment, le film s’arrache au lyrisme de ses aîné-es et se déprend d’un certain registre poétique associé ces dernières années au cinéma queer, pour le ramener dans le camp qui a toujours été celui de Langlois et qui est celui de John Waters : le camp de l’euphorie et de la fureur. ♣

Les Reines du drame d’Alexis Langlois, avec Louiza Aura, Gio Ventura (France). Semaine de la critique.

EN *Queens of Drama* (*Les Reines du drame*), Alexis Langlois’s first feature film and Critics’ Week debut, is an opera about the thwarted loves of pop and punk, coupled with a feverish queer melodrama. We meet the young prodigy and their flamboyant team. ♣

Les films du jour

par Maud Tenta, Marilou Duponchel, Jean-Baptiste Morain et Olivier Joyard



BIRD

Dans *Bird*, le nouveau film d'Andrea Arnold, la cinéaste britannique renoue avec sa veine sociale, en introduisant dans la banlieue prolétaire anglaise, tout un bestiaire magique.

Bird raconte l'histoire de Bailey, jeune adolescente (Nykiya Adams) qui, fascinée par les oiseaux, rêve littéralement de s'envoler pour fuir le quotidien violent de la banlieue anglaise dans laquelle elle vit. Dans ce nouveau film, la cinéaste semble pousser à son paroxysme tout ce qui jusqu'ici constituait son cinéma. La profusion d'éléments de décors par exemple, qui prend ici une autre ampleur, tout comme la violence masculine qu'elle n'avait jamais montrée aussi crûment. On connaît aussi l'importance de la présence animale dans le travail de la cinéaste : de l'abeille de *Wasp*, un court métrage sorti en 2003, à la vache de *Cow*, protagoniste du documentaire sorti en 2021. L'animal a toujours chez Arnold, une importance quasi mystique (on pense à l'ours d'*American Honey* ou au cheval de *Fish Tank*), comme un soutien silencieux ou un alter ego de ses personnages féminins. Elle les filme comme des apparitions, dans des moments de grâces statiques, avec une subtilité qui manque malheureusement un peu à ce nouveau film. C'est tout un bestiaire, que la cinéaste réunit dans *Bird* : oiseau, papillon, crapaud, chien, cheval, apparaissent çà et là, comme une horde invisible qui épaula la jeune fille et qui transforme la banlieue

anglaise en un monde enchanté, où les crapauds bavent des liquides précieux si on leur chante du Coldplay. C'est du moins ce que croit le père de Bailey, interprété par Barry Keoghan, qui, comme pour les précédentes guest-stars masculines de la cinéaste, se dévoile brillamment sous son objectif. En parallèle de la violence du monde humain (violence principalement masculine), Andrea Arnold fait cohabiter un monde salvateur, celui des bêtes, "*des petites vies*" comme les appelle la poétesse italienne Anna Maria Ortese. L'animal comme présence salvatrice est personnifié par Bird (Franz Rogowski), personnage éponyme à l'aspect volatil qui entre dans la vie de l'adolescente pour mieux l'y en extraire. Lors de leur première rencontre, l'adolescente se sentant menacée, dégage son téléphone pour le filmer ; c'est aussi ce qu'elle fera avec le compagnon violent de sa mère lorsqu'il maltraite ses petites sœurs. Quand elle ne filme pas pour se défendre, Bailey film obsessionnellement les mouettes qu'elle projette ensuite sur le plafond de sa chambre. Le cinéma est comme l'oiseau de Bailey, une échappatoire et un moyen de résistance. Un joli hommage (autobiographique ?) au cinéma. **M.T.**

Bird d'Andrea Arnold, avec Nykiya Adams, Barry Keoghan, Franz Rogowski (Royaume-Uni). En compétition.

EN In Andrea Arnold's new film *Bird*, the British filmmaker returns to her social vein by introducing to the working-class suburbs of England an entire magical bestiary which appears life-saving and salutary amidst the violent daily life of a young girl. **M.**

SOMETHING OLD, SOMETHING NEW, SOMETHING BORROWED

Avec *Something Old, Something New, Something Borrowed*, présenté à la Quinzaine des cinéastes, Hernán Rosselli réinvente le film de famille et le film de gangster.

Une vieille comptine anglaise stipule qu'au jour de son mariage, une mariée, pour garder la chance à ses côtés, doit porter sur elle "*du vieux, du neuf et de l'emprunté*". Hernán Rosselli en a fait le titre et le dessin de son film aux conditions de fabrication si singulières. C'est lorsqu'elle lui partage des films d'archives familiales, tournés par son père entre 1986 et 2000, que Maribel Felpeto, amie et voisine du cinéaste, devient l'actrice et l'initiatrice de ce film qui est donc, aussi, le sien. À ce matériau intime, emprunté, le cinéaste argentin aura greffé un peu du sien, du vieux, des souvenirs d'enfance pas toujours heureux, le rendant ainsi fidèle à la maxime de son titre et de son film promettant du neuf. Le portrait de famille est ici celui du clan Felpeto installé dans une banlieue populaire de Buenos Aires et dans le business des paris clandestins. À sa tête, Maribel et sa mère trônent et organisent les affaires depuis la disparition du père et du mari. Si tout dans *Something Old, Something New, Something Borrowed* concourt à alimenter le genre du film de gangster, Hernán Rosselli s'en approche pour mieux s'en éloigner. À la mythologie masculine et imposante affiliée au milieu, Hernán Rosselli lui préfère une chronique doucement banale et tendre, grise et carcérale, imperturbable, où Maribel et son clan vivent reclus, autarcie mafieuse, yeux rivés sur chiffres et billets, grillades et piscine en plastique en guise de récréations. Leur quotidien parallèle à cela de particulier qu'il est en permanence enregistré par des caméras de surveillance plantées un peu partout dans leurs jardins, métaphores limpides d'une mémoire collective accessible à tous-tes et d'une société argentine placée sous haute vigilance, avide de coupes budgétaires. C'est toute l'ironie de ce film en réseau où l'argent et les images circulent à flot, que les histoires et les secrets de famille restent, eux, prisonniers du silence. **M.D.**

Something Old, Something New, Something Borrowed d'Hernán Rosselli, avec Maribel Felpeto, Alejandra Cánepa (Argentine).
Quinzaine des cinéastes

EN With *Something New, Something Borrowed*, presented at the Quinzaine des cinéastes, Hernán Rosselli manages to reinvent both the family film and the gangster film. **M.**



Atsushi Nishijima/Ad Vitam - MPM Premium



KINDS OF KINDNESS

Avec ce récit en trois parties distinctes sur l'impossibilité de la liberté, Yórgos Lánthimos offre un successeur un peu sec à *Pauvres Créatures*, mais un vrai terrain de jeu pour ses acteur-rices.

Dans l'une des premières scènes de *Kinds of Kindness*, un type pas très à l'aise nommé Robert (Jesse Plemons, acteur formidable repéré dans *Friday Night Lights* et vu chez Scorsese) fonce au volant de sa grosse voiture dans une autre berline. L'accident est volontaire, le souvenir de *Crash* de David Cronenberg se dessine, mais malgré des sujets communs, Yórgos Lánthimos n'est justement pas David Cronenberg. Les chairs blessées, nombreuses ici, sont plutôt le symptôme d'un dérèglement du

monde que le début d'une reformulation des strates du désir. Même quand ils ne sont pas blessés, le cinéaste grec ausculte ses personnages comme un légiste détaillerait les causes de leurs défaillances mortelles. C'est un style.

Le film arrive quelque mois après le multiprimé *Pauvres Créatures* – quatre Oscars dont celui de la meilleure actrice pour Emma Stone, le Lion d'or au dernier Festival de Venise – et séduit moins que son prédécesseur, qui avait pour lui une forme de drôlerie morbide assez généreuse. Ici, tout est plus mécanique. *Kinds of Kindness* diffère aussi par sa structure anthologique : trois histoires se succèdent, trois récits séparés par des génériques. Dans le premier, un homme vit selon ce que lui dicte un étrange mentor puis tente de reprendre le contrôle. Dans le deuxième, un couple subit une épreuve insurmontable. Dans le troisième, une secte se met en quête d'une personne capable de ressusciter les morts. Le décor change, les personnages aussi, seul-es les acteur-rices restent. En plus de Jesse Plemons,

Emma Stone et Margaret Qualley, Hong Chau et Willem Dafoe reviennent sous une autre apparence, dans un cadre social et géographique différent. Ils ont l'air de beaucoup s'amuser. C'est le point fort du film, qui joue à plein sur l'effet de troupe, l'envie de passer d'un univers à un autre comme des gosses joueraient à mimer une réalité mutante. Qu'est-ce qui change, qu'est-ce qui reste ? Lánthimos tient à tout prix à montrer à quel point l'ensemble est profond. Dans un moment assez saisissant du deuxième segment, Daniel (Jesse Plemons) retrouve sa femme Liz (Emma Stone) après qu'elle a disparu, et se persuade qu'elle n'est plus la même. La taille de ses pieds aurait d'ailleurs été modifiée. Un plan sur les pieds d'Emma Stone nous interroge aussi : et s'ils avaient vraiment grandis ? Mais le temps du trouble ne nous est pas complètement offert. Il faut que le film, comme une machine huilée, avance. Ce que tient vraiment à nous dire le cinéaste grec en 2h45 bien tassées ressemble à quelque chose comme l'idée que le libre arbitre n'existe pas, que nos corps ne nous appartiennent même pas. Dans *Pauvres créatures*, l'héroïne vivait avec le cerveau d'une autre. Ici, mutilations, viol et diverses prises de pouvoir physiques se succèdent. On aimerait un cinéaste moins sûr de ses effets pour plonger vraiment dans l'étrangeté de la proposition. **♥ 0.J.**

Kinds of Kindness de Yórgos Lánthimos avec Emma Stone, Jesse Plemons (Grèce). En compétition.

EN With this three-part tale on the impossibility of being truly free, Yórgos Lánthimos proposes a slightly blunt successor to *Poor Things*, but an actual new playground for his actors and actresses. **♥**

SAUVAGES

Une fable écologique originale, par l'auteur de *Ma vie de courgette*.

Le cinéaste d'animation suisse Claude Barras est le réalisateur de *Ma vie de courgette* (film adapté du célèbre livre pour enfants de Gilles Paris), sélectionné à la Quinzaine des cinéastes en 2016, et qui avait alors rencontré le public et avait été couronné de nombreux prix (dont un César). Co-scénarisé par Claude Barras et Catherine Paille, aidés par l'auteur de BD Morgan Navarro et l'écrivaine Nancy Huston, *Sauvages* est un film écologique et écologiste. Kéria est une petite fille métisse - sa mère, décédée, était une autochtone de Bornéo. Kéria vit en bordure de la forêt tropicale avec son père. Il travaille pour la grande compagnie multinationale qui détruit chaque jour des hectares et des hectares de palmiers pour en tirer de l'huile. Kélia, avec son jeune cousin autochtone Selaï, Oshi (le bébé orang-outan qu'elle a recueilli), et une jeune scientifique américaine motivée, vont bientôt s'opposer à la destruction massive de la forêt. C'est tout simplement déchirant, drôle et politique. Et comme Benoît Poelvoorde, Laetitia Dosch et Michel Vuillermoz (et d'autres) font les voix, il n'y plus qu'à aller courir voir Sauvages! **♥ J-B.M.**

Sauvages, film d'animation de Claude Barras (franc-suisse). Sélection jeune public du festival officiel.

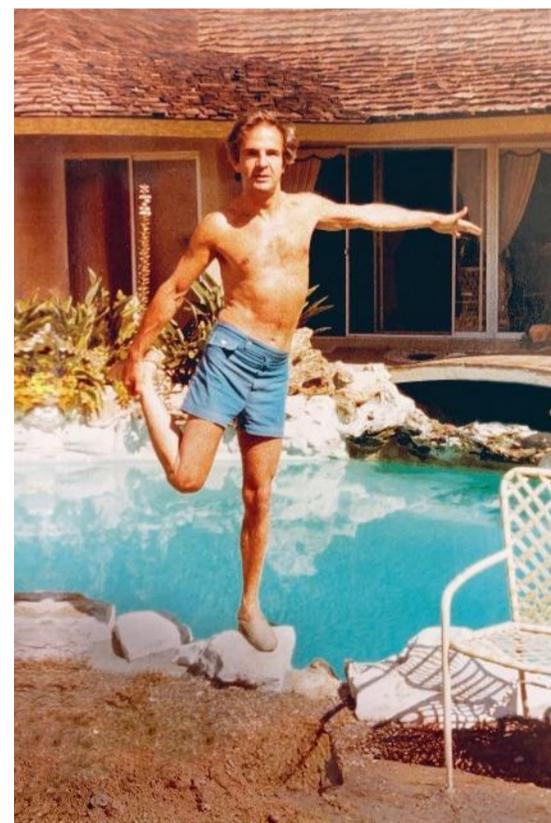
EN *Sauvages* is an animated French-Swiss film by Claude Barras, the maker of *My Life as Zucchini*. The film is an original ecological piece which follows the young Kéria in her struggle to save the forest of Borneo from being destroyed for the harvesting of palm oil. **♥**

LE SCÉNARIO DE MA VIE, FRANÇOIS TRUFFAUT

Truffaut par Truffaut, le bouleversant portrait d'un grand cinéaste disparu trop jeune

Le film de David Teboul s'appuie sur des images d'archives (certaines connues, d'autres pas), des interviews de Truffaut, sa correspondance avec son père (adoptif), et surtout un récit autobiographique entrepris quelques mois avant sa mort, en 1984. C'est déchirant : *Les 400 coups* n'était qu'une version édulcorée d'une enfance gâchée, non investie. Truffaut n'était pas aimé, et même parfois battu. Autre émotion : les propos de la fin de vie, quand il demanda au médecin qui le soignait, non pas de le guérir, mais de le maintenir en vie (ce fut le cas) pour qu'il puisse voir l'enfant qui allait naître, que Fanny Ardant portait. On redécouvre ce qu'on savait : Truffaut était un homme angoissé et très drôle. Mais si l'on ne devait retenir qu'une seule vertu de ce film, ce serait celle de donner envie de revoir les films de Truffaut sur grand écran. La beauté des extraits qui illustrent le film de Teboul est sans mesure. **♥ J-B.M.**

Le Scénario de ma vie, François Truffaut, de David Teboul et Serge Toubiana avec les voix d'Isabelle Huppert, Louis Garrel... (France). Cannes Classics.



EN Depicting Truffaut through Truffaut's own material - a combination of archive footage, letters, and an autobiographical account by the filmmaker himself - the film is the deeply moving portrait of a genius filmmaker who died much before his time. **♥**

La notte, la notte

par Théo Ribeton, photo Julien Mignot



LA CASCADE DE TUBES 90'S...

...de la bande-son de *Bird* d'Andrea Arnold nous a trompeusement attiré-es à la fête du film, où j'avais promis à Julien et Carole des hordes d'Anglais-es chantant en cœur des tubes brit rock, et même un peu révisé les paroles de *Don't Look Back in Anger*. Le ragga-dubstep discutable qui nous y attend finalement nous tend l'image d'une autre Angleterre, plus Martin Parr : celle des gourmettes, des chemises hawaïennes et du tourisme de masse en Andalousie. Pourquoi pas ? Julien mitraille Andrea en pleine extase sur le

dancefloor (photo) quand un type au fort accent cockney lui chuchote d'un ton menaçant : "Be careful taking pictures." Partons avant de nous faire suriner par un hooligan mancunien. À l'entrée de la plage Magnum, c'est le chaos, à cause du passage imminent de Justice. Certain-es se font même bousculer à leur corps défendant dans des fêtes voisines : un mouvement de foule a coincé Sianko plage Nespresso ("*J'arrive plus à revenir! Tant pis, je prends un café*"), ou terrasse Maltesers ou club Figolu, je ne sais plus, on s'y perd dans ces sucreries. Alors que Jacky s'épuise à défendre le gigantisme du Coppola, le set démarre sur un copieux remix en grosses rangers d'*Ainsi parlait Zarathoustra* de Strauss. C'était la nuit de l'art pompier. ♡

EN Englishmen with bracelets sway to dancehall tunes, Justice wrecks havoc chaos, and the whole night becomes a tribute to academicism. ♡

La courbe de la hype

par Théo Ribeton

PRÉ-BUZZ

"Tu préfères partir en vacances avec Selena Gomez ou Miguel Gomes?"

Le "ventre mou du festival".

BUZZ

La morning routine de Richard Gere.

Fisté-e jusqu'au cœur de Pierre Desprats et Alexis Langlois.

RETOUR DE BÂTON

"J'ai parlé à cinq personnes du Coppola et j'ai déjà entendu 384 fois le mot geste."

Le cours en bourse du Gaviscon depuis que le champagne a disparu des fêtes de films.

RETOUR DE HYPE

"Tu as vu qu'Adam Driver roule français dans *Megalopolis*?"

Aller à deux projets successives de *Trois Kilomètres jusqu'à la fin du monde* juste pour avoir revu le Parvu.

Les indiscretions

par Bruno Deruisseau, photo Thomas Chéné

→ Find out more
at lesinrocks.com.
Scan this QR code
for English version.



AUGUSTIN TRAPENARD

Un·e invité·e se dévoile en répondant à nos questions indiscretions. Aujourd'hui, Augustin Trapenard, visage du journalisme culturel français et animateur quotidien pour Brut durant le festival.

Quand on a comme vous l'habitude de poser des questions, est-ce qu'on sait y répondre ?

Absolument pas. C'est même l'une des raisons pour lesquelles on en pose, on ne sait pas très bien y répondre soi-même, il y a un art de répondre, comme il y a un art de questionner.

Une interview qui a changé votre vie ?

Charlotte Gainsbourg, qui évoque le deuil. À la fin, elle m'a dit : *"J'ai tout laissé dans la maison de mon père. Les boîtes de conserve, quand on les laisse trop longtemps, elles explosent, j'savais pas."*

Quel excès vous autorisez-vous pendant Cannes ?

Je suis un mec d'excès. Je me les autorise toujours et tout le temps, dans la limite où ça n'engage que moi.

Est-ce que comme le personnage de Laetitia Dosch dans *Le Procès du chien*, vous feriez tout pour sauver la vie d'un chien ?

J'ai eu un chien pendant seize ans. C'était mon meilleur ami, il s'appelait Jean-François. Je n'en reprendrai jamais parce que j'aurais l'impression de le trahir. J'y pense encore tous les jours alors qu'il est mort il y a cinq ans.

Le film que vous attendez le plus cette année ?

Oh, Canada de Paul Schrader, parce que c'est l'adaptation d'un roman testamentaire, que j'aime énormément, de Russel Banks.

Qu'est ce qui vous manque à Cannes ?

La personne qui partage ma vie. D'ailleurs, une de nos premières dates, c'était de monter les marches ensemble pour *Douleur et gloire* il y a cinq ans. C'est mon plus beau souvenir du festival.

Bernard Pivot est décédé le 5 mai dernier. Vous êtes l'un de ses héritiers. Qu'avez-vous ressenti à l'annonce de sa mort ?

J'étais très ému. Il a toujours eu une grande bienveillance à mon égard.

Apostrophes puis *Bouillon de culture* étaient les seules émissions que j'avais le droit de regarder enfant. Lors de notre dernier déjeuner ensemble, il m'avait engueulé parce que je faisais mon émission de rentrée littéraire mi-septembre. Il m'avait dit : *"Mais c'est complètement débile, si vous présentiez les Jeux olympiques, vous ne commenceriez pas au milieu!"*

En hommage à lui, j'espère faire une émission plus tôt la rentrée prochaine. ♡

EN A guest unveils themselves by answering our nosy questions. Today, Augustin Trapenard, the face of French cultural journalism and the daily host for the media Brut during the festival. ♡



L'ours

Édité par la société **Les éditions indépendantes** (membre du groupe **combat**), société anonyme au capital de 326 757,51 € 10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris Tél. 01 42 44 16 16, www.lesinrocks.com
Dépôt légal 2^e trimestre 2024. Siret 428 787 188 000 21. Actionnaire principal, président **Matthieu Pigasse** Directeur général et directeur de la publication **Emmanuel Hoog** Directrice de la rédaction **Carole Boinet**

Rédacteur en chef **Jean-Marc Lalanne** Rédactrices **Ludovic Béot**, **Marilou Duponchel**, **Bruno Deruisseau**, **Jean-Baptiste Morain**, **Théo Ribeton**, **Maud Tenda** Directrice artistique **Hortense Proust**
Graphiste **Théo Miller** Typographie exclusive et logo par **Yorgo8Co**
SR **Marie Gandois** Cheffe d'édition web **Elsa Pereira** Iconographe **Juliette Alhéritière** Photographes **Thomas Chéné**, **Julien Mignot**

Traductrice **Emma Frigo** Directeur délégué **Germain Loyer** Directrice publicité culturelle **Cécile Revenu** Planning publicitaire **Axelle Cohen** Directeur technique **Christophe Vantyghe** Impression **Caractère & Sira** Fabrication **Créatoprint - Isabelle Dubuc - Carine Lavault**, tél. : 06 71 72 43 16. Ne peut être vendu séparément. Ne pas jeter sur la voie publique.



SAINT LAURENT

SUMMER 24 COLLECTION
YSL.COM